

PAS DE COMMENTAIRE

Chronique François Brabant

Place des grands hommes

Il y a un mystère Di Rupo. Le Montois appartient de longue date à la caste des indéchiffrables, semblable en cela à François Mitterrand, le prince de la dissimulation, son modèle politique.

Le plus fascinant, dans ce trait de caractère, c'est que, plus le temps passe, plus l'homme s'affiche, moins il se révèle. Au contraire, le mystère autour de sa personne ne cesse de s'épaissir. Cela fait dix-huit ans qu'Elio Di Rupo préside le Parti socialiste et son attitude, au moment où le PS est menacé de disparition, laisse plus que jamais songeur.

Pourquoi ne comprend-il pas ? Qu'il devrait passer la main. Que la splendeur d'avant ne reviendra plus. Que son obstination insensée détruit de jour en jour son propre héritage politique – le maintien en Belgique francophone d'une gauche forte, à rebours de la tendance générale en Europe.

Louise Attaque et l'euphorie

Ce mystère nous renvoie aux ressorts de l'individu Di Rupo. S'imaginait-il capable de remonter la pente, à la seule force de sa volonté ? Se conçoit-il comme un être exceptionnel, béni des dieux, au point de croire en une victoire électorale éclatante en 2019, contre toute logique ? En formulant ces questions, on repense à une chanson de Louise Attaque, à ces quelques mots que l'on pourrait apposer sous les photos de tous les grands de ce monde, comme une anti-légende. *"Faut pas se laisser gagner par l'euphorie de croire qu'on est un homme important."* Scandées, martelées par la voix chevrotante de Gaëtan Roussel, ces paroles figurent sur le morceau qui ouvre l'album "Comme on a dit", sorti en janvier 2000.

Posons le contexte : trois ans plus tôt, le premier disque du groupe s'est vendu à 2,8 millions d'exemplaires, carton inédit dans l'histoire du rock français. Ce succès vertigineux a déstabilisé ses propres auteurs, jeunes artistes catapultés malgré eux dans la catégorie des Claude François et des Johnny Hallyday.

Alors, en 2000, quand les membres de Louise Attaque reviennent sur scène, ils ne font pas la leçon au monde entier, ils adressent un avertissement à eux-mêmes : *"Faut pas se laisser gagner par l'euphorie de croire qu'on est un homme important."* Les paroles de Louise Attaque sont une injonction à la modestie et à la lucidité – celle qui semble aujourd'hui tant faire défaut à Elio Di Rupo. Elles ouvrent aussi une réflexion sur la nature de l'être humain, sa capacité à surpasser ses semblables, sa faculté à réussir là où d'autres échouent.

Les hommes importants, ceux qui se présentent comme tels, sont-ils forcément des usurpateurs ? On peut aborder le sujet par son versant sportif, juillet oblige. Tout au long du XX^e siècle, les narrateurs de l'épopée cycliste se sont rangés en deux écoles. La première estime que le Tour de France sécrète sa propre grandeur. Dans cette optique, le génie de la course dépassera toujours les exploits individuels de ses participants, même les plus illustres.

La seconde école insiste au contraire sur le tempérament hors normes d'une poignée de champions, dont les prouesses ont forgé la légende du Tour. Bref, est-ce le Tour qui a fait la grandeur de Fausto Coppi et de Luis Ocaña ? Ou bien sont-ce Coppi et Ocaña qui ont fait la grandeur du Tour ?

Sur un mode infiniment plus grave, un débat de même nature a beaucoup agité les historiens de la Seconde Guerre mondiale, ces dernières années. Il se centrait sur cette question : quelle place accorder à Hitler dans l'analyse des causes qui ont mené au désastre de 1940-1945 ?

Pour certains chercheurs, Hitler est avant tout le produit d'une époque, d'un contexte. Il ne constitue qu'un élément dérisoire dans un engrenage fatal beaucoup plus vaste. A l'inverse, d'autres historiens considèrent que le charisme très particulier d'Hitler et sa personnalité perverse ont eu un impact déterminant sur le cours des événements.

La politique belge se prête, elle aussi, à d'innombrables variations sur le thème des hommes importants, le cas le plus fascinant étant sans conteste celui de Bart De Wever. Sans son leader anversoise, la N-VA pouvait-elle rêver à un autre horizon que celui de microparti marginal ? Il est permis d'en douter.

Un second exemple, au cœur de l'actualité, vient spontanément à l'esprit : celui de Benoît Lutgen. Avec un autre président, moins impulsif, moins ardennais, le CDH aurait-il osé disloquer les exécutifs régionaux, déclenchant par ce coup de dés un scénario dont les effets à moyen terme pourraient être considérables ?

Là encore, il est permis de douter. Quitte à laisser à De Wever et Lutgen, comme à Di Rupo, l'euphorie de croire qu'ils sont des hommes importants.